

La Russie d'Andreï Konchalovsky

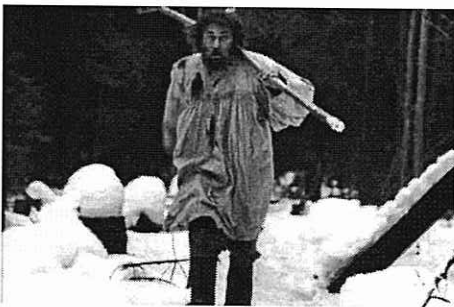
« On aime son pays non pas pour ses qualités mais parce qu'on y est né. » Cette phrase du réalisateur, scénariste et metteur en scène Andreï Konchalovsky a servi de point de départ à la rencontre avec les spectateurs parisiens, qui s'est déroulée le 24 février au Centre de Russie pour la Science et la Culture.

Cette rencontre a coïncidé avec le démarrage de la Rétrospective « La Russie d'Andreï Konchalovsky » au Cinéma Le Lincoln sur les Champs Élysées. « Grâce à la présence de cinéphiles au sein des entreprises Gazprom et Gaz de France, cet événement a pu être financé et vous per-



Konchalovsky a pour habitude de dire : « Quel autre cinéma pourrais-je réaliser ? Je suis un artiste russe, avec des racines russes. Tous mes films représentent ma conception personnelle, mon point de vue sur ce pays, mon pays natal, la Russie ».

Andreï Konchalovsky est né et a grandi à Moscou au sein d'une famille d'intellectuels et d'artistes (son grand-père était peintre, son père, Sergueï Mikhalkov, est un célèbre poète pour les enfants et auteur des paroles de l'hymne de l'Union Soviétique et de la Russie, sa mère était poétesse et traductrice). Mais comme chacun sait, Moscou n'est pas la Russie. Tout au long de sa vie et de ses travaux,



effrayé, pense Konchalovsky, que sa conscience de lui-même se réveille. Bien sûr, les gens ont besoin de contes de fées qui terminent bien mais il leur est également indispensable de regarder avec objectivité leur société. L'homme est ainsi fait.

Les premiers films d'Andreï Konchalovsky sur la vie dans la campagne russe ne ressemblaient déjà pas à des contes de fées et attiraient les foudres du pouvoir soviétique, qui trouvait qu'ils noircissaient la « vie de labeur » des kolkhoziens. Son film « Le Bonheur d'Assia » est resté pendant 20 ans dans les placards sans apparaître sur les écrans. Presque un quart de siècle après avoir travaillé sur



mettre de faire connaissance avec mes travaux et c'est une bonne chose », a déclaré Konchalovsky.

Le public parisien a pu découvrir huit de ses films (la moitié de sa filmographie) sur la Russie, tournés sur place avant et après sa « période américaine », puisqu'il a vécu et travaillé aux Etats-Unis pendant les années 1980. Les films sélectionnés étaient « Le Bonheur d'Assia » (1967), « Nid de gentilshommes » (1969), « Oncle Vania » (1970), « Sibériade » (1978), « Le Cercle des intimes » (1991), « Riaba ma poule » (1994), « La maison de Fous » (2002) ainsi que « Gloss » (2007), en avant-première en France. Tous ces films montrent la Russie à travers le regard du cinéaste et reflètent l'histoire et le destin de ce pays.

Konchalovsky a essayé de comprendre ce pays de plusieurs millions d'habitants et son peuple, qui a renversé et tué le Tsar, dépossédé les koulaks aisés dans les campagnes, adoré Staline et pleuré intensément lors de ses funérailles, supporté des décennies durant une dictature et ensuite, après s'être débarrassé des chaînes du totalitarisme, s'est enivré de liberté avant de se laisser aller aux excès de la démocratie.

Le réalisateur avoue que ses écrivains russes préférés – Tchaadaïev, Tourgueniev et Tchekhov – lui ont appris à aimer son pays sans pitié, à ne pas fermer les yeux sur ses aspects effrayants et à montrer ses plaies. Ce n'est que lorsque l'homme ou le peuple pose un regard sincère et sans détour sur lui-même, qu'il en est

ce film, Konchalovsky retrouve son héroïne Assia (dans « Riaba ma poule ») et essaie à travers elle de comprendre le chemin qu'a suivi son pays. Pour lui, ce film nous montre un trait caractéristique de la paysannerie russe : le sentiment d'envie. D'après lui, la Russie a toujours été et restera un pays rural : c'est l'envie qui a conduit les pauvres à s'en prendre aux koulaks, c'est elle encore qui conduit les gens à mettre des bâtons dans les roues de leurs voisins qui réussissent, à la campagne comme à la ville. Les Russes ne savent pas évaluer le travail à sa juste valeur et « dépendent sans compter »... L'insatisfaction a toujours poussé la Russie à vouloir ressembler à l'Occident mais elle l'a fait dans la forme et non dans le fond. « Pourquoi n'est-ce pas ainsi chez nous ? – se demande l'artiste et il répond : Parce que nous sommes différents ! » D'après lui, la Russie n'a jamais pu et ne pourra jamais se conformer aux idéaux occidentaux actuels : « La Russie suit un étrange et imprévisible chemin. Personne ne peut prédire l'avenir de ce pays : ni l'Occident, ni les Russes eux-mêmes. Mais cela n'empêche pas l'artiste de tenter de comprendre l'essence de l'homme et, dans la mesure de ses possibilités, de deviner son avenir ».

Irina KRIVOVA, Paris

GLOSS, le nouveau film d'Andreï Konchalovsky
Sortie en salles le 25 février 2009

Galia, jeune ouvrière dans une usine de province, rêve de devenir mannequin. Elle quitte, un beau jour, ses parents alcooliques et son petit ami fruste et violent et monte à Moscou. Elle se fait embaucher, au culot, par un grand couturier qui la prend comme petite main, puis lui fait faire des ménages chez un homme qui dirige une agence de jolies filles qu'il marie à des oligarques. Galia avance dans ce monde du luxe et de l'argent et parviendra à ses fins.

Et aussi :

Le film « Oncle Vania » d'Andreï Konchalovsky sera projeté au Théâtre Torsky (Marseille) le 13 mars à 20h30 dans le cadre du Festival Russe.